



<http://www.rp59.fr>

# Racines et Patrimoine En Avesnois

## Fourmies le premier mai 1891

Il y a 125 ans, le premier mai 1891, à Fourmies, le beau temps était au rendez-vous en ce premier jour du "mois de Marie", un vendredi. Sur les haies du bocage, l'aubépine veut fleurir. Les amoureux ont cueilli des rameaux de frêle blancheur pour les fiancées. Quoi qu'il arrive, les jeunes seront les héros de la fête.

La scène du théâtre est prête: une esplanade rehaussée où la mairie, l'église, les estaminets, invitent aux allées et venues, au rassemblement et aux harangues. ....

Mon bisaïeul Albert Fortier a été un des acteurs involontaires de cette folle journée.

En son honneur, j'ai consacré une page à cette tragique journée sur mon site <http://www.alain-delfosse.fr>.

Ce témoignage a inspiré Alek Kayser Nogueira pour écrire l'introduction d'un de ses romans en cours de réalisation.

Il m'a permis de vous faire partager les quelques pages « romancées » de la journée du premier mai que vous pourrez lire dans ce bulletin.

Alain Delfosse



## 1<sup>er</sup> mai 1891 : Fourmies

Le jour où la fête du printemps devint la fête du travail, Jean TONNELIER jouait avec sa fille. La partie de quille, débutée aux premières heures de la fraîche matinée se poursuivait et le soleil réchauffait la campagne de ses premiers rayons annonçant les chaleurs de l'été.

La boule lancée par Félicie frappa un des petits personnages en bois et l'envoya cogner contre son voisin qui chuta durement sur le gravier. Jean avait sculpté le jeu pour les huit ans de sa fille, et huit ans plus tard, ils continuaient à malmener les représentations réduites des membres de leur famille. Une famille également réduite maintenant, la mère emportée par une tuberculose, peu avant son jeune fils mortellement entraîné dans une machine de la filature. Et l'année dernière, ce fut le fils aîné retrouvé poignardé le long d'un chemin de terre. La maréchassée avait conclu à une rixe d'alcoolique. Il s'avérait que Lucien buvait plus que son compte de picrate.

Les quilles n'apportaient pas la nostalgie, la vie n'en laissait pas le temps. Félicie visa la figure paternelle, ce qui les fit rire, l'une prétextant ne pas avoir fait exprès, l'autre se sentant faussement outragée.

Les maisons d'ouvriers en brique rouge ne possédaient pas de jardins, c'est dans un coin plus ou moins devant leur porte que la famille Tonnelier exerçait ses lancés. Quelques voisins les saluaient, se dirigeant vers le centre-ville pour les festivités de la journée. La fête du printemps s'annonçait joyeuse mais également contestatrice. Les socialistes guesdistes menaient depuis plusieurs mois un travail d'information et d'unification du prolétariat de Fourmies. La résistance du patronat risquait de se faire sentir au moindre débordement.



Jean leva la tête, du coin de l'œil il avait perçu un homme qui courait. Non seulement, il n'avait pas l'habit du sportif, mais il était rubicond, essoufflé et paraissait perdu. Culine, l'organisateur—certains diraient le meneur— de la grève du 1<sup>er</sup> mai se pressait vers le père et sa fille.

A le voir les mains sur les genoux, cherchant à reprendre son souffle, on avait peine à croire que cet homme avait le discours vert du socialisme, qu'il portait ce jour de protestation à bout de bras, s'octroyant même le luxe de faire venir un de ses amis, Paul Lafargue, proche du socialiste russe, Karl Marx.

La rumeur de ce 1<sup>er</sup> mai aux allures révolutionnaires n'avait pas réjoui le maire, qui réussit, par l'intermédiaire de la sous-préfecture, à mobiliser le quatre-vingt quatrième régiment d'infanterie. Les ouvriers les avaient vu arriver la veille, avec leurs uniformes bleus et leurs fusils flambants neufs.

Les patrons s'étaient exprimés sans fard, placardant des affiches sur le mur de leurs usines dissuadant leurs employés de faire grève :

« Considérant qu'un certain nombre d'ouvriers de la Région, égarés par quelques meneurs étrangers, poursuivent la réalisation d'un Programme qui amènerait à courte échéance la ruine de l'Industrie du pays (celle des patrons et aussi sûrement celle des travailleurs),

Considérant que dans les Réunions publiques, les excitations et les menaces CRIMINELLES des agitateurs ont atteint une limite qui force les chefs d'établissement à prendre des mesures défensives,

Les Industriels soussignés, abandonnant pour cette grave circonstance toutes les questions politiques et autres qui peuvent les diviser, prennent l'engagement d'honneur de se défendre COLLECTIVEMENT, SOLIDAIREMENT et PÉCUNIAIREMENT dans la guerre injustifiable et imméritée qu'on veut leur déclarer. »

« C'est les huit heures qu'il nous faut !! Des

horaires unifiés pour la rentrée et sortie des fabriques !!! La même heure pour tous, au son du tocsin !!! Nous voulons créer une Bourse du Travail où nous pourrions défendre les travailleurs !!!

Nous ne sommes pas des esclaves, pour la disparition des Clauses Léonines, l'abrogation des amendes, des malfaçons !!! Car nous avons des familles à nourrir et à loger, fixons la paie tous les huit jours, l'obligation de nous prévenir huit jours à l'avance en cas de cessation de travail !!! Finis les octrois et les taxes moyenâgeuses !!! Plus d'hygiène dans les ateliers, nous ne sommes pas des cochons !!! Pour la fin de notre vie, nous voulons la création d'une Caisse de retraites pour les ouvriers !!! »

Jean devint par la force des choses un des Délégués Ouvriers de sa filature. La fête prévue ne commençait qu'un peu plus tard dans la matinée, et on s'attendait à une ambiance bon enfant malgré les tensions. Culine avait bien fait son travail en colportant plusieurs jours auparavant ses directives :

« Le plus grand calme est recommandé, pas de tumulte, pas de récriminations personnelles ».

Mais à le voir, fébrile comme à la fin d'un marathon, Jean se doutait qu'un événement fâcheux avait décidé de contrarier la fête.

– Jean, on a eu un grave souci, la maréchaussée est venue bousculer des jeunes, et tu sais comment sont les cognes en ce moment, ils cherchent une excuse pour nous ferrer. Ces nigauds de frères Blondeau en ont fait tomber un de cheval, ils se sont fait arrêter avec un jeune Pestiaux et le père Hublet.

– C'est arrivé comment ? Demanda Jean, sans remarquer sa fille, dont le visage au teint de pêche devenait livide.

– Ils essayaient d'empêcher des jaunes d'entrer, ces foutus briseurs de grèves et les jeunes ont commencé à se chahuter, mais pas méchamment, y'a eu un peu de bousculade, pas plus. Les cognes ont cavalé vers eux, ils ont attrapé par la liquette le Pestiaux, qui braillait comme un âne. Du coup les Blondeau, les « Têtes de Boche », les « Boueux », les deux qui m'ont aidé à sortir les affiches, ont voulu désarçonner le carabinier. Je crois que le

« Boueux » a pris un coup sur la trogne, et le Vieil Hublet ça l'a mis hors de lui, il a foncé sur le gendarme pour le cogner avec sa canne. J'essayais bien de les calmer, mais personne ne m'a écouté.

Les renforts sont arrivés par la garnison du quatre-vingt quatrième, je crois, ils nous ont même mis en joue.

– Excusez-moi monsieur, commença Félicie, le Pestiaux, ce serait pas Jules ?

– C'est bien lui, petite ; répondit Hypolite, un peu gêné. Mais il n'a rien, ces vieux grognards ne nous auraient pas tiré dessus, la commune, ça fait vingt ans que c'est fini, pis on n'est pas à Paris.

– Mais ils vont en faire quoi ? Repris Jean, inquiet.

– Qui sait, ils vont sûrement les accuser et les condamner, ce sera pas la première fois...

Félicie commençait à sangloter, ce qui fit monter le rouge aux joues de son père.

– Bon, on fait quoi ? On rassemble tous les ouvriers ? On marche sur la caserne ?

– C'est pas si simple, le coupa Hypolite. J'ai entendu un officier dire qu'on allait avoir la visite du cent quarante-cinquième de Maubeuge ; Ça commence à faire beaucoup de « gros frères » dans la ville...

– Je vais aller parler au maire conclut Jean avec l'assurance tranquille conférée par sa grande taille et sa musculature saillante.

Dix heures sonnaient sur la place du village. Une cinquantaine de fantassins faisait le pied de grue dans les marches de la mairie. Peu de badauds se risquaient à flâner sur la belle place verte. La colère prit Jean, son village se retrouvait occupé par une force armée.

Il se planta devant la ligne du quatre-vingt quatrième d'infanterie qui faisait barrage aux premières marches de la mairie. Le soleil de mai découpait l'ombre de l'église sur les pavés de la place. Jean se tint à quelques centimètres d'un soldat en faction, il dut baisser les yeux pour le toiser. Le soldat n'était pas particulièrement petit, mais le père Tonnelier le dépassait d'une bonne tête. La main du soldat se crispa sur le fût de son Lebel.

– Une bien belle arme, jeune homme, commença Jean. Tu sais que t'es dans un village français, pas dans les plaines prussiennes ? Tu sais que tu ne travailles pas pour la France, mais pour des esclava-

gistes ? T'es là pourquoi, nous empêcher de vivre ? On ne demande pas grand chose, j'ai tout fait pour que ma gosse ne commence pas à bosser à dix ans comme moi, qu'elle finisse pas comme mon frère jumeau, enseveli dans un boyau de mine à Béthune y'a trente ans. Et là, j'ai quarante ans, l'usine treize heures par jour, sauf le dimanche. J'ai quarante ans, je suis le vieux de mon usine. J'ai quarante ans, je suis plus usé que tes galonnés de culs blancs qui t'ordonnent de venir nous secouer...

Le maire passa la double porte cochère de la mairie, il tendit les bras dans la direction de Jean en signe d'apaisement, il n'avait pas entendu son argumentaire mais la bouche tordue et les yeux humides du géant étaient assez explicites. Le soldat ne paraissait pas pour autant impressionné, la présence de cinquante de ses camarades armés autour, le fusil à répétition en bandoulière le confortait dans la force et la cohésion de son unité.

– Allons Monsieur Tonnelier, laissez ce pauvre bougre, l'accabler de tous vos malheurs ne les feront point disparaître, plaisanta-t-il.

– Je pourrais tout autant vous en accabler, monsieur Bernier, fit Jean en longeant la ligne de soldats pour se rapprocher du maire, vous vous en fichez comme d'une guigne de nous, tant que les usines vous payent pour fermer les yeux.

– Je ne suis que le maire, j'administre ma commune de la manière qui m'apparaît la plus juste et la plus logique. Elle ne vous convient pas, j'en suis profondément navré.

– Non, effectivement, cela ne me convient pas que vous enfermiez quatre ouvriers méritants qui ne cherchaient qu'à défendre leurs idées.

– Insulter et agresser des gendarmes, bloquer les portes de la filature, ce n'est pas défendre ses idées, c'est prôner l'anarchie, c'est une atteinte à la république.

– N'exagérez pas, c'était quatre gamins un peu excités par la fête à venir, laissez les grands mots aux vrais politiciens...

La pique eut l'effet escompté, l'homme n'aimait pas être rabroué dans sa fonction. Jean l'avait compris en le voyant se pavaner sur la place le dimanche après l'église, serrant des mains, saluant les

commerçants, évitant les groupes d'ouvriers. Mais l'homme se devait d'être surtout un élu, et ne pouvait se décontenancer devant un simple citoyen.

– De toute façon, j'ai intercédé en leur faveur, cela ne sert à rien de s'énerver de la sorte à ma porte, ils sortiront de la mairie à dix-sept heures. Les gendarmes ne veulent pas prendre le risque de lâcher ces excités pendant votre « fête de l'indolence ».

– Dix-sept heures, répéta Jean, rasséréiné. J'ai votre parole ?

– Je n'ai pas de parole à vous donner, je n'ai pas plus de compte à vous rendre, regagnez vos amis et restez dans le calme.

Jean resta planté là, fixant le maire, qui tourna vite les talons pour entrer dans l'ombre sécurisée de son administration. Les soldats avaient suivi l'échange, certains esquissaient un sourire narquois, d'autres scrutaient le grand homme dans l'espoir qu'il se rue sur eux, leur donnant une raison valable de le corriger. Mais Jean n'avait plus rien à faire ici. Le temps lui avait appris à rentrer sa rage, à contenir ses envies violentes. Les insurgés ne vivent pas vieux dans ce monde.

Il traversa la place, passant devant l'église. La porte du parvis s'ouvrit, laissa passer un vieil homme en robe noire. Jean ne lui accorda même pas un signe de tête, le clergé n'étant qu'un organisme de l'état. Une bonne conscience pour les bourgeois, une vague ignorance pour le prolétariat. Il ne restait que très peu de croyants dans les rangs ouvriers.

– Mon fils, l'apostropha le curé, les bras s'ouvrant en une invite au dialogue dans le lieu saint.

– Mon père, répondit Jean avec respect, je ne vous ferais pas l'offense d'une hypocrisie de circonstance. Je n'ai pas le temps pour vos sermons ou votre façon de voir les choses à l'abri de vos murs de pierre, nourris et soignés par nos patrons.

– Vous vous méprenez, si je ne suis pas plus présent dans vos quartiers, c'est pour vous préserver de ma présence, je sais bien que pour l'instant je n'ai pas ma place. L'abbé paraissait vraiment affecté par ces déclarations et cherchait ses mots. Jean le prit de vitesse.

– Vous frappez pas mon père, si vous voulez m'convaincre de quelque chose, ne

choisissez pas ce jour. J'ai des amis en prison, pour avoir voulu ce que vous avez. Me dites pas qu'vous avez fait vœu de pauvreté et d'abstinence, les pauvres d'en bas, y z'ont moins qu'vous sur la tête, sur le dos, dans l'assiette et même si y z'ont une femme, y z'ont plus la force de faire la chose. J'vois bien que vous secouez la tête comme un miséreux là, mais me dites pas qu'vous z'êtes pas le troisième fils d'un bourgeois, vous êtes dans les ordres, l'aîné a repris l'affaire du patriarche et le second est sûrement officier dans l'armée. Y m'a semblé entendre que ça fonctionnait comme ça chez les bourgeois, des places réservées pour tout le monde, comme les couronnés. Mon père y croyait pas à ça, alors il m'a fait lire, écrire, compter et tous les trucs que les enfants n'ont pas le temps d'apprendre dans nos marais, il s'est crevé la couenne pour que moi j'ai du temps pour apprendre, m'« instruire », pour avoir une autre vie. La belle jambe ! Ça m'a juste fait découvrir ma condition, pas mieux qu' les esclaves affranchis de l'autre côté de l'océan. On peut rien faire de mieux, on peut pas permettre de le respirer cet océan, on doit trimer tous les jours, pour sa croûte. Vous du haut de votre chaire, vous les voyez tous les dimanches, vous leur refilez vos hosties et les bénissez. Rien qu'à y réfléchir je peux plus vous r'garder.

Jean tourna le dos, il ne vit pas le prêtre faire un pas dans l'ombre, les yeux humides. Cela n'aurait rien changé à sa colère. Il regagna sa petite maison, accolée à d'autres maisons, dans le quartier ouvrier de Fourmies. Une bourgade construite sans grand talent dans la zone marécageuse qui donnait son nom à la commune. Il croisa des jeunes gens, sourires aux lèvres, des fiancés, main dans la main. Sa colère s'estompa, il ne devrait pas ruminer et vivre sa vie, pas se permettre de sermonner les riches, rien de bon ne pourrait en ressortir.



Maria Blondeau

Il salua Kléber Giloteaux qui offrait un bouquet d'aubépine à Maria Blondeau, la jeune sœur des deux emprisonnés. Cela faisait quelques temps que Kléber lui faisait la cour, il était pressenti pour devenir délégué des ouvriers, se portant volontaire en toutes occasions. Jean aurait préféré Kléber pour sa fille, en tout cas tout valait mieux que ce cabochard de PESTIAUX.

- Hey M'sieur Tonnelier !! Y'a des nouvelles de nos camarades ? L'interpella Kléber.  
- On les retrouvera ce soir, sans doute, si le maire m'a dit la vérité.

- Ce bourgeois, il lui sort du mensonge par les trous d'oreilles, vous verrez, on les reverra qu' dans six mois. Et moi, j'aurais été raflé avec eux si Maria m'avait pas retenue. Y'a pas à dire, des fois les bonnes femmes, ça vous met du plomb dans la tête, philosopha Kléber. Il ajouta, l'œil pétillant : d'ailleurs je te présente ma femme.

- Je connais Maria depuis plus longtemps que toi mon bougre, le soleil te tape sur la tête ou déjà le raisin ?

- Oui sûr que tu connais Maria Blondeau, mais là je te présente la future Madame Giloteaux, répondit-il, fier comme un paon.

- Hé bien ! Félicitations à vous deux alors, faites vous le bonheur qui est dû aux amoureux, on ne sait jamais le temps que ça durera, voilà déjà près de cinq ans que Lucette est partie et qu'mon gars a eu son accident..

- Tu sais Jean, on ne les oublie pas, c'est pour nos morts qu'on vit, conclut Kléber, les yeux dans la poussière.

- Non, le jeune, c'est pas le jour, j'veux pas vous gâcher le moral, les jeunes, allez guincher dans le village, on se retrouvera au Cygne.

Félicie l'attendait au coin de la rue, regardant passer quelques ouvriers qui se dirigeaient vers la rue Eliets, au fameux café du Cygne, où s'était tenue l'Assemblée générale des travailleurs quelques jours auparavant. Jean rassura rapidement sa fille sans lui faire part de ses doutes. Ils remontèrent le long du cortège. Parmi la foule, Jean parvint à trouver Hypolite devant le café. Ils passèrent de longues minutes avec Lafargue, dans un coin du café, à opposer leurs points de vue. Jean n'était pas le seul à avoir vu les unités militaires, en bivouac, avec leurs fusils en faisceaux. On en avait dénombré au moins trois cents. Kléber fan-

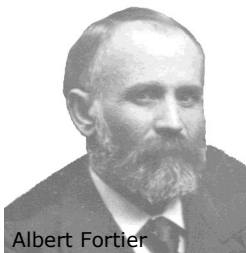
faronna :

- Trois cents ! Mais on est bien plus nombreux qu'eux, on va les moucher d'une belle façon !

- Ho le Jeune, interrompit Jean en le fixant, y'a pas dix minutes tu m' disais qu' t'avais failli finir avec les autres ce matin au cachot. Bah avec ces gaillards-là, c'est le sapin qui t'attend.

- N'oublie pas leurs copines, c'est pas des gendarmes à mousquet, petit, intervint un inconnu. Vous les avez vus leur fusil, c'est du neuf, du Lebel. C'est un fusil qui tire sans recharger...

- Toi, je t'ai vu parler aux cognes, l'interrompit Kléber l'air soupçonneux, je t'ai vu aussi pendant que nos camarades se faisaient embarquer. T'es qui ?



Albert Fortier

- Je suis Albert Fortier, je suis du coin, vous pouvez demander autour de vous. Le « petit parisien » m'a envoyé ce matin vendre le journal mais je lutte contre le patronat avec la même force que vous autres. Mais je suis ici pour revendiquer, pas pour me faire tuer. Voyez mon frère et ma femme, continua-t-il en montrant sa famille de la main, on peut risquer beaucoup pour la lutte, mais nos gosses vont pas se nourrir de nos gerbes de cimetière. Le Lebel, c'est une arme de guerre. Les patrons, ils contrôlent le pays, il faudra pas longtemps avant qu'ils nous chassent comme des lapins. Nous menacer de licenciement ne marche plus, ils savent qui fait leurs richesses et sur le dos de qui ils s'engraissent.

- Nous ne resterons pas sans rien faire aujourd'hui, Répliqua Culine, les manifestations de l'année dernière ont fait monter nos revendications jusqu'à Paris, les bourgeois commencent tout juste à nous prendre au sérieux, si nous faiblissons maintenant, nous n'aurons jamais nos huit heures. Jamais les soldats français ne tireront sur la foule, sans provocations. Restons pacifistes mais faisons entendre nos voix ! Le camarade Lafarge a fini ses discours à cette heure, il est l'heure d'aller chercher nos camarades à la mairie ! Ensuite, messieurs dames, les festivités !

La tête de cortège se forma et se dirigea vers la place verte, la fin de journée s'ap-

procha, le clocher de l'église n'ombrait plus le parvis. Kléber s'était désigné porte drapeau, Maria le suivait, toujours le bouquet à la main. Albert monta le long du tronc d'un chêne et mit ses mains en porte-voix. Il hurlait aux indécis de le rejoindre, que l'on allait libérer nos camarades, et commença à entonner avec une belle voix de stentor les couplets de l'internationale. La foule remplissait les rues, personne ne se risqua à la dénombrer. Lorsqu'elle fut sur la place, elle privait le moindre pavé du soleil. Le bruit était assourdissant, on ne pouvait distinguer les différents slogans scandés. Culine et Lafarge appelèrent au silence pour parlementer avec le maire. Visiblement ce dernier ne voulait pas sortir de la mairie, un chef d'unité alla le chercher. Les minutes passèrent dans une attente studieuse. A peine quelques insultes fusaient. Jean se trouvait face à la ligne de soldats, tout en contenant de sa masse ses voisins qui risquaient de bousculer Félicie. Kleber agitait imprudemment le drapeau sous le nez des soldats. Maria avait été refoulée vers l'intérieur du rassemblement, poussée par les hommes venant au contact des militaires. Ce ne fut pas le maire qui vint à la rencontre des meneurs, mais le Commandant Chapus.

L'église sonna les dix-huit heures quinze. La réponse était claire. Le sous-préfet voulait un jugement aux charges d'entraves à la liberté du travail, outrages, violences à agents, et rebellions. Les familles des quatre hommes se tenaient devant et se mirent à conspuer le Commandant qui restait impassible. Culine se fit porter à bras pour qu'il puisse être vu et entendu du plus grand nombre, il hurla à l'assemblée dans un calme qui devenait relatif : « on pourrait leur chanter une chanson pour leur faire entendre que l'on est là ». Une fois de plus ce fut Albert qui fut le plus prompt. Il débuta une autre chanson de Pottier, l'auteur de l'internationale :

« Devant toi, misère sauvage,  
Devant toi, pesant esclavage,  
L'insurgé  
Se dresse, le fusil chargé !  
Il revendique la machine  
Et ne veut plus courber l'échine  
Sous la vapeur en action,  
Puisque l'Exploiteur à main rude

Fait instrument de servitude  
 De l'outil de rédemption.  
 Contre la classe patronale  
 Il fait la guerre sociale  
 Dont on ne verra pas la fin  
 Tant qu'un seul pourra, sur la sphère,  
 Devenir riche sans rien faire,  
 Tant qu'un travailleur aura faim.  
 À la Bourgeoisie écœurante  
 Il ne veut plus payer la rente :  
 Combien de milliards tous les ans ?...  
 C'est sur vous, c'est sur votre viande  
 Qu'on dépèce un tel dividende,  
 Ouvriers, mineurs, paysans. »

Les événements prirent un tour inattendu à la fin du couplet. Le commandant voyait son régiment de plus en plus pressé par les meneurs. Les soldats étaient pourtant maintenant supérieurs en nombre, certains participants de la journée avaient préféré rentrer dans leur village, ce combat ne les concernaient pas.

Des cailloux atterrirent sur les soldats, provoquant quelques grognements.

Le Commandant Chapus tira en l'air un coup de semonce, qui se fit entendre par les premiers rangs des manifestants mais se perdit vite dans l'assourdissement général.

Ce coup de feu n'eut pas l'effet escompté, pire encore, dans un malheureux concours de circonstance, la femme d'Albert cria au meurtre. On vit Albert extrait de la foule par son frère, Apollinaire. Albert n'avait pas été blessé mais son frère, qui avait fait cinq ans dans le régiment d'Heudicourt-Dragons à Morhange, connaissait les manœuvres de rétablissement de l'ordre. Il empoignât son frère pour le mettre à l'abri derrière un poteau.

Après le coup de semonce, il n'y aurait plus d'avertissement. Si la situation ne se calmait pas rapidement, les fusils pouvaient faire leurs offices. Jean, bousculé de toutes parts fut rassuré en tournant la tête, les soldats faisaient un pas en arrière. Mais ce qu'il prit tout d'abord pour une marque d'apaisement était un simple dégagement, permettant aux soldats de mettre en joue, baïonnette en avant.

L'instant se figea, dressé devant les fusils, Jean, sa fille, Maria ne réalisaient pas ce qui se mettait en place. Kléber brandissait toujours son drapeau et face au recul des sol-

dat, il s'avança en scandant:

« C'est nos hommes qu'il nous faut !! »

Le voyant ainsi, le Commandant CHAPUS donna l'ordre : « Feu ! Feu rapide sur le porteur de drapeau !! »

Un mur de bruit s'abattit, Kléber fut fauché en plein élan, tomba à genoux à un pas des soldats. Trois taches sanglantes s'élargissaient sur sa chemise.

Le mouvement de foule sema une grande confusion, mais Maria lutta contre les fuyards en hurlant, elle agrippa Kléber, essayant de le traîner en arrière, en maudissant les militaires, des larmes lui voilaient les yeux, elle ne vit pas le fantassin qui la mit en joue, elle ne vit pas la balle qui lui emporta une partie du visage, noyant d'écarlate sa robe immaculée. Elle tomba sur place, la main toujours fermement crispée sur la manche de son fiancé, l'autre laissant échapper le bouquet d'églantine.

Dans la cohue, on vit des gens tomber, comme le jeune frère de Pestiaux, Gustave qui fut atteint par trois projectiles, l'envoyant durement s'écraser sur les pavés.

La fille du Père Hublet fut exécutée de trois balles dans la tête, l'une d'elle continua sa course, traversa la place et la fenêtre du café de l'Europe une centaine de mètres plus loin, et frappa Emile Cornaille. La jeune main de cet enfant de huit ans libé-

## LE MASSACRE DE FOURMIES



LE CAFÉ DU CYGNE, AU MOMENT DE LA FUSILLADE  
 (D'après un croquis pris à Fourmies par notre dessinateur)

rait la toupie qui tournait sur le parquet.  
La foule précipita Camille Latour contre un mur, son crâne se fendit sous le choc, elle ne survécut pas à la nuit.

D'autres moururent sous les balles des Le-bels, de nombreux autres furent blessés. Pour les fusils, à cette distance, les cibles semblaient inratables. Jean tenait sa fille dans les bras, la protégeant en courant vers un abri. Il devait se trouver à vingt mètres de la ligne de feu quand la volée de balle l'atteignit, le transperçant du dos à la poitrine. Le souffle absent, mais sans ressentir la douleur, Jean s'arrêta et s'agenouilla. Du liquide chaud lui coulait sur les mains, les bras, les jambes, et clapotait sur les pavés. Il n'eut pas besoin de baisser les yeux ni de relâcher son étreinte pour comprendre que tout ce sang ne venait pas de son propre corps. Il resta là, bouche bée, ne se sentant ni agonisant, ni triste, ni en colère, ni rien. Son cerveau coupa ensuite le son.

Il vit donc, sans l'entendre, l'abbé Margerin sortir de l'église, crucifix à la main, bravant les balles pour ordonner aux soldats de cesser le feu. Très vite, les fusils se turent. Le cerveau de Jean coupa l'image. Il ne fut pas témoin des suites du massacre de Fourmies. Il ne sut rien des procès qui en découlèrent, ni des condamnations. Il n'entendit pas les politiciens prendre parti, Clémenceau déclarer que du sang de Fourmies, le quatrième état s'était levé, qu'il faudra le combattre par les armes.

Pendant des mois, la lutte ouvrière vit gonfler ses rangs. Jean ne put assister, avec quelque trente mille personnes, aux obsèques des dix « fusillés de Fourmies ». Jamais il n'entendit la chanson de Marius Richard qui parlait de Kléber et Maria, les fiancés du nord :

## I

Ils étaient du même village,  
Ils s'aimaient tous deux tendrement.  
De s'unir par le mariage,  
Tous deux s'étaient fait le serment.  
Le Gars, travailleur énergique  
Comme son père était mineur ;  
Elle, ouvrière de fabrique,  
Pour tout bien n'avait que l'honneur.  
« Elle était jeune et belle ;  
Il était grand et fort ;  
Chacun se les rappelle  
Les Fiancés du Nord ». (bis)

## II

Quand ils passaient devant l'Eglise,  
Tous les deux relevaient leurs fronts.  
Lui, murmurait à sa promise :  
"C'est là que nous nous marierons"  
"Si tu veux, Pierre", ajoutait-elle,  
"Ce sera pour le mois de Mai ;  
Mois où la nature est belle,  
Où tout dans l'air est embaumé".  
"Si tu veux", disait Pierre,  
En l'embrassant bien fort !  
Qu'ils étaient beaux naguère,  
Les Fiancés du Nord !

## III

Avril vit la fin de leur rêve,  
Adieu, les beaux jours sont finis !  
Voici, soudain, qu'un vent de grève  
A soufflé sur tout le pays !  
L'homme, l'enfant, même la femme,  
Fatigués de trop durs labeurs,  
S'arrêtent, et chacun réclame  
Les justes droits des travailleurs.  
Dans ces jours de tristesse  
Que leur importe l'or ?  
L'amour est la richesse  
Des Fiancés du Nord !

## IV

Il rayonnait comme une aurore,  
Le premier jour du mois des fleurs ;  
Ce jour où la France déplore  
Le plus grand de tous les malheurs !  
Devant l'église, dans la foule  
Ils étaient dans les premiers rangs !  
La poudre parle ! le sang coule !  
Et tous deux tombent expirants !  
O sinistre hécatombe  
Que chacun pleure encor,  
Les voilà dans la tombe,  
Les Fiancés du Nord !

## V

Le lendemain, la foule entière,  
Suivant les parents en grand deuil,  
Accompagnait au cimetière  
Ce qu'avait unis le cercueil.  
Les pinsons à la voix sonore  
Roucoulaient des sons éclatants,  
Et partout on voyait éclore,  
Les premières fleurs du printemps !  
Elle était jeune et belle ;  
Il était grand et fort.  
Chacun se les rappelle,  
Les Fiancés du Nord.